1re Année. N° 3 Avril 1898

HIPPOCRATE

REVUE MENSUELLE ET ILLUSTRÉE
Scientifique, Historique, Patriotique

Rédacteur en Chef : Dr Socrate LAGOUDAKY

INSTITUT IMPÉRIAL
DE
Médecine Expérimentale
DE SAINT-PÉTERSBOURG

Nous sommes heureux de pouvoir publier l'historique de la fondation de l'Institut Impérial de Médecine Expérimentale de Saint-Pétersbourg. C'est l'œuvre par excellence de Son Altesse le Prince Alexandre Pétrovitch d'Oldenbourg; elle sera dans l'histoire le monument impérissable de son grand amour pour l'humanité. Les siècles passeront et l'on parlera toujours avec admiration du Prince d'Oldenbourg, comme on parle de Richelieu dans l'Institut de France, de Périclès sur l'Acropole, et du patriotisme incomparable des Hellènes devant Sainte-Sophie, la cathédrale de notre Empire, bientôt restauré. Nous avions eu l'extrême honneur, sous les auspices de Son Altesse, de visiter l'Institut dans ses moindres détails. C'est une pépinère de savants dont l'infatigable labeur pour le soulagement des souffrances humaines sera le plus beau fleuron de la couronne de l'empire des Tzars.

L'Institut Impérial de médecine expérimentale, fondé par Son Altesse le Prince Alexandre Pétrovitch d'Oldenbourg, et admis, le 6 décembre 1890, au nombre des établissements d'État par Sa Majesté l'Empereur Alexandre III, est une institution scientifico-médicale du type d'une académie des sciences.

Le but principal de l'Institut est déterminé par le § 1 de ses statuts. C'est un établissement essentiellement scientifique, destiné à une étude approfondie des causes des maladies et, spécialement, des maladies infectieuses ; en même temps il est imposé à l'Institut d'appliquer dans les conditions réelles certaines méthodes de lutte contre les maladies et leurs conséquences. Ainsi l'Institut tend non seulement à résoudre des problèmes théoriques, mais aussi à satisfaire aux besoins pratiques de la population.

Durant les sept années de son existence, l'Institut a prouvé qu'il s'est inspiré toujours de l'idée fondamentale qui a présidé à sa création. Estimant que les investigations étiologiques devaient être pratiquées dans une très large mesure, l'Institut s'est préoccupé avant tout d'organiser régulièrement ses sections scientifiques. Pour le moment, l'activité scientifico-théorique de l'Institut se concentre en six sections, embrassant dans leur ensemble tout ce qui constitue la vraie base de la science médicale. L'étude expérimentale des phénomènes pathologiques est guidée par la physique et la chimie. Ainsi, l'Institut a reconnu qu'il devait posséder au moins une section destinée à connexer la médecine aux sciences naturelles exactes. La section de chimie biologique, instituée en application de ce principe, fut d'abord gérée, pendant quelque temps, par M. M. Wassiliew (mort le 2 octobre 1891), qui fut remplacé le 2 juillet 1891 par M. M. Nencki. En second lieu se placent la section de physiologie et celle de microbiologie générale, consacrées aux branches de la biologie normale les plus importantes au point de vue du développement des connaissances pathologiques. Si l'on peut dire que la médecine expérimentale a pour guide la physique et la chimie, on peut affirmer également que la biologie pathologique et la biologie normale doivent marcher de pair. La section de physiologie est gérée, depuis le 13 juin 1891, par M. I. Pawlow, et celle de microbiologie générale, depuis le 8 août 1891, par M. S. Winogradsky. La troisième place appartient aux sections d'anatomie pathologique, de pathologie générale et d'épizootologie, consacrées toutes trois à l'étude des questions pathologiques proprement dites. Considérant que c'est l'anatomie pathologique et la pathologie générale qui sont appelées à l'investigation systématique des phénomènes pathologiques quant au mécanisme de leur origine, il va de soi que ces disciplines ont tout le droit d'occuper une position correspondante dans l'organisation de l'Institut. Quant à la section d'épizootologie, on ne peut non plus contester sa raison d'être, vu que, les derniers temps, la pathologie de l'homme se rapproche de plus en

S. A. Le Prince Alexandre Pétrovitch d'OLDENBOURG
Fondateur de l'Institut Impérial de Médecine de Saint-Pétersbourg

plus de la pathologie des animaux et que les problèmes de pathologie comparée acquièrent une importance toujours croissante. La section d'anatomie pathologique est, depuis le 23 juin 1891, dirigée par M. N. Ouskow, et celle de pathologie générale, depuis le 10 novembre 1894, par M. S. Loukianow. Le chef actuel de la section de pathologie générale est en même temps directeur de l'Institut. Il est à propos de noter ici que la création de cette dernière section a été précédée de la clôture de la section de syphilidologie, dirigée qar M. E. Sperk, qui était aussi directeur de l'Institut. M. E. Sperk est mort le 3 mai 1894. La suppression de cette section, comme d'une institution à part, n'implique certainement pas l'abandon des problèmes rentrant dans le cadre des travaux de cette section. Ces problèmes, autant qu'ils entrent dans la compétence de l'Institut, peuvent être étudiés dans les autres sections, particulièrement dans celles d'anatomie pathologique et de pathologie générale, auxquelles incombe principalement l'étude des causes des maladies. La section d'épizootologie a été dirigée, depuis le 4 septembre 1891 jusqu'au jour de sa mort survenue le 27 février 1892, par M. C. Helman, puis, du 26 août 1892 au 23 décembre 1895, par M. E. Semmer, démissionnaire après trois années de service. Depuis le 1er octobre 1896, la section est gérée par M. A. Wladimirow.

Jusqu'ici le seul établissement pratique de l'Institut est la station d'inoculations antirabiques. Déjà, en 1886, le 13 juillet, son Altesse le Prince Alexandre Pétrovitch d'Oldenbourg avait fondé, à ses frais, près de l'infirmerie vétérinaire du régiment des gardes à cheval, une station d'inoculations préventives d'après le système Pasteur, laquelle, au commencement de 1891, fut transférée à l'Institut de médecine expérimentale nouvellement ouvert. Les premiers sujets au nombre de cent quinze furent inoculés par M. le professeur N. Krouglevsky; puis, le 12 octobre 1886, la station passa sous la direction de M. W. Kraïouchkine, gérant actuel de cette institution.

Outre les sections scientifiques et la division pratique susnommées, nous avons à noter encore quelques institutions secondaires. La section de chimie biologique possède un laboratoire spécial pour la préparation des sérums antidiphtérique, antistreptocoque et antistaphylocoque (M. S. Dzierzgowski). La section d'anatomie pathologique a un cabinet pathologo-bactériologique à part, avec une collection de cultures microbiennes (Mme N. Schultz). La section d'épizootologie est celle où se concentrent pour le moment les travaux de préparation du sérum antipesteux de Yersin, de la malléine et de la tuberculine (MM. A. Wladimirow et C. Kresling). Dans la même section on

fait des recherches sur la peste bovine (M. M. Tartakowsky); les ressources nécessaires à ces dernières recherches ont été fournies par le comte A. Orlow-Dawydow, membre honoraire de l'Institut. La peste bovine est, de plus, étudiée par M. M. Nencki (collaborateurs: Mme N. Sieber-Schoumova et M. W. Wyjnikiéwitch).

Les travaux auxquels doit procéder l'Institut sont fixés par des statuts, revêtus de la sanction suprême le 15 avril 1891. Il est à remarquer que les institutions pratiques de l'Institut, dénommées par les statuts divisions pratiques, sont au second plan, tandis que les institutions scientifiques, dénommées sections scientifiques, occupent le premier rang. Si les problèmes pratiques étaient rangés par l'Institut au même niveau que les problèmes théoriques, cette disposition n'aurait pas de cause. Pour se faire une juste idée du caractère des fonctions de l'Institut, il faut aussi prendre en considération la proximité de l'Institut au Pouvoir suprême, rapport créé par ses statuts. Placé quant à l'ordre du gouvernement supérieur dans le ressort du ministère de l'Intérieur, l'Institut Impérial de médecine expérimentale est confié à un curateur, qui est nommé par une ordonnance suprême immédiate. Au fondateur de l'Institut et son curateur actuel, à Son Altesse le Prince Alexandre Pétrovitch d'Oldenbourg, est accordé le droit de présenter directement à Sa Majesté l'Empereur les rapports sur toutes les affaires de l'Institut, hormis celles qui nécessitent une demande d'allocation au Trésor d'État. Les personnes à la tête des sections scientifiques portent le titre de membres actifs de l'Institut et sont, au point de vue des privilèges du service, placées dans des conditions en quelque sorte plus favorables que les professeurs ordinaires des universités impériales russes. Le directeur de l'Institut est également membre actif en sa qualité de gérant d'une section scientifique. Conformément au § 13 des statuts, tous les membres actifs forment le Conseil de l'Institut présidé par le directeur; le Conseil a la direction générale de l'établissement au point de vue de ses travaux scientifiques et pratiques. D'après le § 6 des statuts, le président honoraire du Conseil est le curateur, qui est l'autorité supérieure de l'Institut. En dehors des chefs des sections et de leurs aides (Mmes N. Schultz, N. Sieber-Schoumowa; MM. B. Ouschakow, S. Dzierzgowski, C. Kresling, A. Selinow, E. Hanicke, M. Tartakowsky, B. Oméliansky, I. Zalesky, W. Solowiew, N. Damaskine, R. de Bohtlingk, E. London, S. Beinarovitez, D. Devel et I. Toptchiew), au personnel de l'Institut appartiennent plusieurs personnes, ne travaillant pas

constamment dans ses laboratoires, mais prenant part de manière ou d'autre à ses destins. En vertu du § 15 des statuts, le Conseil désigne les personnes qu'il serait désirable d'attacher à l'Institut à titre de membres honoraires ou de membres collaborateurs. Les membres honoraires sont nommés par le curateur (§ 45 des statuts), d'accord avec M. le ministre de l'Intérieur, et sont confirmés par Sa Majesté l'Empereur sur la présentation du curateur. Les membres collaborateurs sont confirmés dans ce titre par le curateur. On confère aux membres de ces deux catégories des diplômes revêtus de la signature du directeur, du curateur et des membres du Conseil. La gérance de la partie économique (§ 25 des statuts) incombe au Comité économique, présidé par le directeur et composé d'un gérant d'économie et de trois membres nommés par le curateur pour deux ans et choisis à son gré parmi les membres actifs, honoraires ou collaborateurs.

L'Institut a procédé déjà à des travaux scientifiques à la fin de 1890, avant la confirmation définitive des statuts. La première séance du Conseil eut lieu le 21 septembre 1891. D'abord toutes les institutions étaient concentrées dans une construction en bois dont la façade donne sur la rue Lopoukhinskaïa, et dans une aile en pierre qui y était ajoutée. Le champ d'activité de l'Institut s'étendant de plus en plus, l'établissement primitif, qui porte encore aujourd'hui la dénomination traditionnelle de « bâtiment principal » se trouva tout à fait insuffisant. Mais grâce aux allocations du Trésor et à des dotations particulières, l'on vit surgir, chaque année, de nouvelles constructions de différents types dans l'enclos de l'Institut.

Il serait oiseux d'entrer dans les détails du ménage de l'Institut; quelques données suffiront. Le Trésor alloue annuellement à l'établissement une somme de 130,530 roubles. On peut juger du budget général de l'Institut, y comptant les sommes spéciales, d'après un rapport économique annuel, par exemple celui de l'année 1895. Cette année, la caisse de l'Institut comprenait en tout près de 384,000 roubles, sur lesquels on dépensa 295,000 roubles. L'enclos de l'Institut présente une superficie de 13,526 sagènes carrées, comprenant une trentaine de bâtiments dont six en pierre; l'un de ces derniers renferme les machines et les chaudières à vapeur fournissant à l'Institut l'eau et l'énergie électrique et servant à exécuter des travaux de désinfection. Presque toutes les institutions scientifiques et pratiques sont installées dans des locaux spéciaux pourvus du matériel nécessaire. La valeur des bâtiments et du mobilier est estimée approximativement à

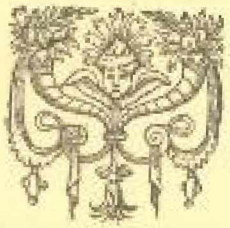
590,000 roubles. La description des laboratoires serait trop longue ; nous nous bornerons à constater que, dans la mesure du possible, on a donné satisfaction à toutes les exigences des différentes spécialités, en tenant compte des progrès de la science moderne. Parmi les particularités originales de l'Institut il faut compter de nombreux locaux pour les animaux grands et petits.

Là bibliothèque de l'Institut se compose actuellement d'environ six mille cinq cents volumes. Elle a une salle de lecture pourvue de journaux scientifiques russes et étrangers.

Bien que l'Institut ne soit pas une école dans le sens propre du terme, il ouvre largement ses portes à toutes les personnes désirant s'occuper de recherches scientifiqnes spéciales. On a préparé à l'usage de ces " praticiens " de petits locaux qu'il leur est loisible de louer et une espèce de club où ils peuvent prendre leurs repas. Depuis son ouverture, l'Institut a été fréquenté par trois cent cinquante praticiens.

L'Institut a pour organe les « Archives des sciences biologiques », publiées en russe et en français et rédigées sous la direction de M. S. Winogradsky. Les « Archives » paraissent par volumes, se composant chacun de cinq livraisons ; on termine actuellement l'impression du cinquième volume. Les « Archives » insèrent les travaux qui ont été exécutés dans les laboratoires de l'Institut et n'admettent que rarement des communications de personnes étrangères à l'Institut, vu que l'activité littéraire de l'Institut est elle-même assez considérable. Certains travaux faits à l'Institut ne paraissent pas dans les « Archives » pour ifférentes raisons et trouvent place dans d'autres revues russes et étrangères. Le total des communications scientifiques publiées par l'Institut monte à plus de deux cent cinquante.

L'analyse de l'activité scientifique de l'Institut ne rentre pas dans les limites de cet aperçu. En vérité, il serait difficile de reproduire ici ne fût-ce qu'un sommaire de ces nombreuses communications.



DEVANT LE PORTRAIT

Du Sultan Abd-ul-Hamid (1)

Contemplons-le : c'est lui ! Le voilà l'égorgeur,
Le massacreur de race, auquel le cimeterre
Est échu qui, depuis Orcan, fauche la terre.
De sa main un gant blanc voile aux yeux la rougeur ;
Le fiel verdit sa joue enflée et, sur sa bouche,
Comme un flot noir s'épand la moustache farouche.
Qu'il ressemble à son œuvre ! Et comme en ce bandit
De ses fauves aïeux revit l'instinct maudit !
L'écarlate du fez qui lui moule la tête
Sur son front en lueurs sinistres se reflète.
Il est assis ; il songe aux meurtres de demain,
Le Deibler ottoman cher au Kaiser germain.
Il regarde en bas, vers les tombes. L'œil, sans âme,
Est chargé de la fange où se vautrent ses nuits,
Sadique oisif qui, las du poids des lourds ennuis,
Se sauve dans l'orgie et le massacre infâme !
Le sang des Giaours ! Qu'est-ce à ses yeux ? N'est-il pas
Leur maître héréditaire et leur vainqueur ? Le sabre
A des droits : il abat le peuple qui se cabre ;
Sultan, le monde est fait pour gémir sous ses pas.

(1) *Vaincus et vainqueurs*, poésies, par Alexandre Parodi. — E. Dentu et Cie, éditeurs, 78, boulevard Saint-Michel (*Sous presse.*)

Qu'il gémisse ! Et qu'Allah, dont il est le prophète,
Le comble, lui, de gloire, et que la Mort le fête !
Toute vie est à lui, chef sacré de l'Islam.
Tais-toi, Grèce impuissante ! Invulnérable, il règne ;
Et le Dieu des chrétiens sous sa botte en vain saigne.
L'Europe, chevauchant l'âne de Balaam,
Entonne à son aspect un cantique unanime :
« Salut, de l'Arménie égorgeur magnanime ! »
La chrétienté soudain fraternise et, du nord
Au midi, du ponant au levant, son accord
T'acclame et t'affermit, Grand-Maître du carnage !
Elle saura garder intact ton apanage
Que convoite le Russe et que guette l'Anglais.
Digère le sang bu, tranquille en ton palais !
Par scrupule ou par peur, mais de faim dévorée,
Elle ajourne à demain la fatale curée.
On le dépècera plus tard ; en attendant,
Que nul n'ose effleurer le gibier de sa dent !
Ainsi, mâchant à vide et s'effarant, l'Europe
Rugit et de sa griffe ouverte t'enveloppe,
Porc carnassier sauvé par l'effroi des lions !
Silence aux opprimés ! Les six maîtres du monde
Aux eunuques mêlés, gardent sa bauge immonde.
Leurs canons, leurs drapeaux déployés, leurs vaisseaux
Lui font un sûr abri sur la terre et les eaux.
Que la pitié proteste et la justice crie :
Perdre les Grecs pour mieux sauver la Barbarie,
C'est le vœu du Teuton. — Eh bien, va ! Suis le cours
De tes assassinats, et sûr de son concours,
Dépeuple l'Arménie, et dévaste la Grèce ;
Brûle et festine, égorge et ris sous ton Croissant,
Bourreau ganté que coiffe une plaque de sang !

Paris, 18 mars 1897. Alexandre PARODI.

Du Lait

Par le docteur comte DE GOYON,
ancien officier d'infanterie,
ancien député des Côtes-du-Nord.

La médication lactée est depuis longtemps d'un usage quotidien. Tour à tour abandonnée et préconisée, elle est reconnue aujourd'hui comme susceptible de rendre de réels services dans un assez grand nombre de maladies, de provoquer parfois la guérison et souvent l'amélioration d'états pathologiques variés. Ses propriétés thérapeutiques ont été, à vrai dire, établies par les médecins les plus anciens. Hippocrate, d'après Littré, croyait le lait utile aux phtisiques, ainsi qu'aux malades atteints de fièvres lentes et de longue durée ; il le croyait au contraire nuisible aux individus atteints de céphalalgie, à ceux « dont les hypochondres sont météorisés et parcourus par des borborygmes ou qui ont une fièvre aiguë. » Celse, Pline, Galien, Aétius, Avicenne l'ont recommandé dans les mêmes états morbides bien qu'ils attribuassent les effets les plus funestes à la coagulation du lait dans l'estomac ; ils ignoraient que cette coagulation est un phénomène normal. Au moyen âge, les idées basées sur les dangers de la coagulation prennent corps, on accuse même le lait de provoquer des phénomènes d'empoisonnement. Sydenham et Hoffmann le préconisent dans la goutte, les hydropisies, la phtisie, et il ne faut pas moins de toute leur autorité ainsi que de l'enthousiasme de Cheyne pour remettre en honneur la médication lactée.

SOMMAIRE : Court aperçu historique. — Propriétés physiologiques du lait. — Du lait suivant les espèces animales. — Modifications de ces laits selon différentes causes.

Au début de ce siècle, le régime lacté était considéré comme capable de rendre de nombreux services ; toutefois, les indications de son emploi n'étaient pas nettement précisées, on ignorait même complètement les maladies dans lesquelles il convient de le prescrire. A ce point de vue, de très grands progrès ont été réalisés par les travaux de Serres (d'Alais), de Karell, de Pécholier, de Guinier, de MM. les professeurs Jaccoud, Germain Sée et Debove. Récemment le régime a pris une importance plus grande encore dans le traitement des néphrites et des cirrhoses hépatiques. L'effet salutaire exercé par le lait sur le fonctionnement des reins et du foie, spécialement sur la transformation et l'élimination par ces viscères des substances toxiques élaborées dans l'organisme, montre enfin le rôle important du régime lacté dans les auto-intoxications. Mais, si le lait présente des avantages considérables, il peut offrir aussi quelques inconvénients qu'il est nécessaire de connaître. Dans certains cas même, le lait contaminé par des germes pathogènes peut devenir une source de dangers. Les recherches bactériologiques ont montré que le lait peut être un élément important de contagion de certaines maladies. Pour annihiler les effets nuisibles du lait altéré, divers procédés ont été proposés, depuis l'ébullition jusqu'à la stérilisation ; ils ont rendu de nombreux services.

Propriétés physiologiques du lait. — L'imperfection de nos connaissances actuelles en ce qui concerne le lait ou certains de ses éléments, tient en grande partie, comme le dit Duclaux, à ce que ce liquide, comme la plupart des liquides organiques, est en voie de mutation continue dès qu'il arrive au contact de l'air ; l'oxygène, les microbes contenus dans le lait sont les agents principaux de cette transformation. Le lait sécrété par les femelles des mammifères à l'époque de la parturition est un liquide blanc jaunâtre ou bleuâtre, d'une odeur *sui generis*, d'une saveur douce spéciale. Sa densité à 15° est de 1028 à 1034. Sa réaction, alcaline à l'état frais, peut être acide dans certaines circonstances ; d'après Soxhlet, elle serait amphotère. La composition du lait varie notablement suivant les espèces animales, l'alimentation, le travail, l'heure, le début ou la fin de la traite, l'éloignement de la parturition, etc. De nombreux travaux ont été publiés sur la composition chimique du lait. Cette composition diffère un peu selon les auteurs. Les tableaux que nous rapportons ci-après d'après Hirt et Schmidt sont considérés en général comme donnant une idée juste de la composition moyenne du lait, des différences relatives aux

espèces animales et de l'importance des éléments minéraux dans la constitution de ce liquide ; d'après Hirt :

	Eau.	Caséine.	Albumine.	Graisse.	Sucre de lait.	Sels.
Femme	87.09	0.63	2.35	3.90	6.04	0.49
		2.48				
Vache	87.41	3.01	0.75	3.66	4.82	0.70
		3.41				
Brebis	81.63	4.09	1.42	5.83	4.86	0.73
		6.95				
Anesse	90.04	0.60	1.55	1.29	6.25	0.31
		2.01				
Cavale	90.71	1.24	0.75	1.17	5.70	0.37
		2.05				
Chèvre	86.91	2.87	1.19	4.09	4.45	0.86
		3.69				

Outre ces substances, pour 100 parties le lait contient toujours : 1° Un certain nombre de microbes ou de ferments venus de l'extérieur ; parmi ces ferments, les uns sont aérobies, les autres anaérobies ; 2° des traces de matières extractives, et en particulier de l'urée, des gaz consistant surtout en CO^2 (7 0[0) et en un peu d'azote et d'oxygène. La disparition de ces gaz lors de l'ébullition expliquerait même, pour certains auteurs, la différence qui existe dans les propriétés digestives du lait cru et celles du lait bouilli.

ANALYSE DES CENDRES POUR 1,000 PARTIES, D'APRÈS SCHMIDT

	Femme	Vache
Sodium	4.21	6.38
Potassium	31.59	24.71
Chlore	19.06	14.39
Oxyde de calcium	18.78	17.31
Oxyde de magnésium	0.87	1.90
Acide phosphorique	19.00	29.13
Acide sulfurique	2.64	1.15
Oxyde de fer	0.10	0.33
Silice	*traces*	0.09

Il est important de connaître dans une certaine mesure la variété de composition chimique du lait selon les espèces animales. Cette diversité de composition peut être en effet une source d'indications spéciales. Nous verrons plus loin qu'il y a avantage, dans certains cas,

à prescrire une variété de lait plutôt qu'une autre. Le tableau donné ci-dessus ne fait pas mention de la composition du lait de chamelle ou de truie qui, très usité par les anciens, est aujourd'hui, du moins chez nous, complètement abandonné. Il ne parle pas non plus du lait de chienne, qui n'a guère été usité que dans l'alimentation des nouveau-nés et qui rentre dans la catégorie des laits très concentrés. Au repos et dans un endroit frais, les globules de graisse s'élèvent et forment la crème ; parmi les matières grasses du lait, il faut citer la margarine, la butyrine, la stéarine, la leukine (matière grasse phosphorée). Abandonné dans un endroit frais, le lait se coagule ; cette coagulation paraît due surtout à la fermentation d'acide lactique par transformation du lait sous l'influence d'un ferment. Tous les acides coagulent le lait lorsqu'on les ajoute en quantité suffisante pour dépasser le point de neutralisation de l'alcali de la caséine. Le lait peut encore être coagulé par des ferments, le lab particulièrement, ferment isolé du suc gastrique et qui est la partie active de la présure. La caséase, sécrétée par un certain nombre de microbes qui existent dans le lait, peut aussi produire la coagulation de ce liquide (Duclaux). Le caillot du lait est formé en définitive par la caséine emprisonnant des globules de graisse. Ce caillot ne se produit pas quand on maintient le liquide à l'abri de l'air et le lait peut être conservé ainsi pendant plusieurs années.

Les chiffres rapportés plus haut méritent d'être connus, car il convient parfois d'établir scientifiquement la composition du lait que l'on prescrit, c'est là une précaution utile tout au moins dans la médecine infantile. D'après M. Rondot, un lait dans lequel le beurre dépasse 3,6 0[0, surtout lorsque le sucre de lait s'accroît proportionnellement, est un lait excellent à condition que ces chiffres ne s'élèvent pas trop ; on a vu en effet le dépérissement produit par un lait ayant les caractères d'un bon aliment et dont le beurre dépassait 5,2 0[0. On sait d'ailleurs que l'excès des matières protéiques est capable de provoquer des troubles digestifs. Si la quantité de beurre est inférieure à 3 0[0, il convient de refuser le lait, du moins dans le cas où l'on veut utiliser les propriétés nutritives de celui-ci.

Du lait suivant les espèces animales. — Le lait de femme nous intéresse moins que le lait des différentes espèces animales. Si son étude est des plus instructives au point de vue de l'alimentation des nouveau-nés, elle l'est moins au point de vue spécial où nous nous plaçons. Il faut dire toutefois que si le nourrisson tombe malade par suite

de la mauvaise qualité du lait d'une nourrice, le meilleur traitement sera souvent de remplacer cette nourrice avant de recourir aux laits stérilisés. Le lait de femme était cependant autrefois utilisé dans le traitement de certaines maladies. C'est ainsi qu'Hérodote, Arétée préconisaient le régime lacté dans le traitement de la phtisie. Baumès cite deux observations de phtisiques guéris par ce traitement. Mais, comme il le fait remarquer lui-même, ce traitement ne pourra entrer dans la pratique, en raison de la contamination possible de la nourrice par le malade. D'autres motifs s'opposeront d'ailleurs à ce que le lait de femme devienne, en France tout au moins, un agent thérapeutique usité. Les propriétés résumées plus haut s'appliquent surtout au lait de vache. Il convient aussi d'être fixé sur celles qui appartiennent aux laits des différentes espèces animales. En se reportant au tableau de Hirt, on voit qu'il est possible de distinguer deux groupes principaux : l'un qui comprend les *laits légers*, lait de femme, d'ânesse, de jument, qui présentant entre eux de grandes analogies, contiennent une proportion d'eau considérable ; l'autre qui comprend les laits de vache, de chèvre, de brebis, beaucoup plus concentrés que les précédents.

Le *lait de chèvre* est plus riche en caséine, en albumine, en graisse, en sels, que le lait de vache ; il renferme à peu près la même quantité de lactose. Il contient surtout une grande quantité de matières grasses et donne un beurre plus ferme. C'est un lait très nourrissant ; il présente toutefois certains inconvénients tenant surtout à son odeur et à son goût assez prononcés pour répugner à certaines personnes. Ce goût et cette odeur seraient, paraît-il, moins accentués quand le lait provient de bêtes à poil blanc. Ce lait est souvent utilisé pour nourrir les enfants atteints de syphilis. Il convient dans ce cas de choisir une chèvre ayant récemment mis bas et qui soit au moins à sa seconde portée. On devra se rappeler de plus que cet animal n'a du lait que pendant quatre à cinq mois de l'année.

Le *lait de jument* contient une moins forte proportion de beurre et de matières albuminoïdes, mais il renferme beaucoup de sucre de lait et de sels. La richesse en sucre de lait est utilisée, comme nous le verrons plus loin, pour préparer par fermentation une boisson alcoolique très usitée en Russie où elle porte le nom de *koumis*.

Le *lait d'ânesse* ressemble le plus au lait de femme par la proportion de ses principes constituants. Il contient à peu près la même quantité

de matières albuminoïdes, un peu moins de beurre et plus de sucre. C'est toutefois le plus pauvre en matières solides.

Si l'on examine maintenant la qualité des différents principes entrant dans la composition des laits que nous venons de passer en revue, on voit que la caséine, par exemple, présente sensiblement les mêmes caractères chez la jument et chez l'ânesse que chez la femme. Le lait de vache et le lait de chèvre, au lieu de donner par la présure une coagulation de la caséine en grains très fins, produisent un caillot formé de flocons durs et insolubles dans l'eau. Les différences qui existent entre les matières grasses des différents laits sont mal connues. Le beurre qu'on retire des laits de femme, d'ânesse et de jument est ordinairement très mou ; il en est de même de celui de brebis ; celui de vache et celui de chèvre sont d'une consistance ferme. Les globules de graisse du lait de femme ont de 2 à 10 et même 20 millièmes de millimètre de diamètre ; chez l'ânesse et chez la vache, la plupart des globules ont de 3 à 5 ; chez la brebis ils ont 3 millièmes de millimètre. Le sucre paraît identique dans tous les laits. La composition du lait peut varier dans des proportions assez notables sous l'influence de nombreuses conditions physiologiques ou pathologiques. La connaissance de ces variations a une importance réelle au point de vue des applications thérapeutiques du régime lacté.

Des causes multiples peuvent modifier le lait dans la série animale. L'idiosyncrasie individuelle joue un rôle actif ; on peut trouver des vaches qui, soumises à la même hygiène, donnent des laits très différents. L'influence de la race n'est pas moins considérable. Les vaches bretonnes jouissent d'une incontestable supériorité. L'élevage, la constitution, l'âge, la multiparité, la gestation, le rut, l'heure ou le moment de la traite, ont une influence marquée. Il en est de même du mode d'alimentation. Le lait des vaches diffère beaucoup selon que celles-ci sont élevées au grand air ou dans les étables. Le lait des animaux nourris dans les prairies ou sur les coteaux fertiles en graminées aromatiques est plus riche et plus agréable aux malades. Les pâturages humides permettent d'obtenir un lait plus abondant, mais aussi plus aqueux et pour ainsi dire sans parfum. Si la nourriture est insuffisante, la proportion des matériaux solides baisse assez rapidement. L'alimentation d'une façon générale doit être substantielle et variée ; le fourrage sec élève sensiblement la proportion des principes solides. L'introduction du fourrage vert peut accroître la quantité de caséine, mais il faut savoir que, chez l'ânesse tout au moins, ce fourrage vert peut offrir quelques inconvénients. Parrot et Berling, qui avaient

essayé de substituer le fourrage vert au fourrage sec dans l'alimentation des ânesses destinées aux nourrissons, ont eu chez les enfants un plus grand nombre d'accidents gastro-intestinaux.

Damoiseau et Péligot ont montré qu'on peut obtenir par des modes d'alimentation divers la prédominance d'un des éléments constitutifs du lait, accroître par exemple les propriétés diurétiques en augmentant la dose des féculents, augmenter les propriétés nutritives en insistant sur la luzerne ou l'avoine. Les vaches exclusivement nourries de betteraves engraissent rapidement et donnent un lait abondant, mais de qualité inférieure. L'alimentation par les drèches, assez répandue aujourd'hui, communiquerait au lait des propriétés nuisibles ; elle augmenterait par exemple son acidité. Les observations de Demme, celles de Dreschler à Ingolstadt, où les vaches sont nourries des résidus de brasseries, sont des plus concluantes à cet égard. La température, la saison, le degré hygrométrique, l'exercice ou la fatigue, et certains états pathologiques aigus ou chroniques, modifient, dans des proportions parfois très notables, la composition chimique du lait des différentes espèces animales. La multiplicité de ces conditions et l'importance de leurs effets rendent compte de la difficulté qu'on a dans la pratique à trouver un lait de composition idéale. S'il convient de se préoccuper de toutes ces influences lorsqu'il s'agit de l'alimentation d'un enfant, il ne semble pas, à vrai dire, que leur rôle soit aussi considérable dans la plupart des applications thérapeutiques du lait. Il faut avouer d'ailleurs qu'on les néglige le plus souvent et qu'on se contente de prescrire simplement le régime lacté, sans autre spécification. Dans les grands centres, et surtout à Paris, la quantité de bon lait l'emporte de beaucoup sur les laits défectueux ou falsifiés.

Les médecins actuels ne semblent pas accorder la même importance que les anciens à la variété du lait ; on sait cependant que des effets physiologiques différents peuvent résulter de la diversité de composition chimique des laits employés. « Le lait de vache, dit Gubler, est le plus rafraîchissant ; le lait de chèvre ou de brebis, le plus nourrissant ; le lait d'ânesse, le plus léger. » Quelques médecins toutefois reconnaissent une indication spéciale à chacun de ces laits ; c'est ainsi que Constantin Paul attribue au lait d'ânesse des propriétés particulières que nous étudierons plus loin. Le plus souvent on procède d'une façon empirique. On prescrit d'abord le lait de vache ; s'il n'est pas toléré, on a recours au lait d'ânesse ou au lait de chèvre, ces deux derniers ayant habituellement des indications plus spéciales.

(*A suivre.*)

Traité d'Hippocrate

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX

Traduit par le Dr Adamance Coray,
Lauréat de l'Institut de France.

CHAPITRE IV

DES SAISONS

Pour juger si la constitution d'une année doit être saine ou malsaine, voici de quelle manière il faut observer les phénomènes de chaque saison. Si les signes qui accompagnent le lever et le coucher des astres, arrivent suivant le cours ordinaire de la nature; si pendant l'automne il tombe des pluies; si l'hiver est modéré, c'est-à-dire ni trop doux ni trop froid, et que pendant le printemps et l'été suivants il tombe des pluies propres à ces deux saisons, une telle année doit naturellement être fort saine.

Si, au contraire, l'hiver est sec et boréal, et qu'il lui succède un printemps pluvieux et austral, l'été suivant doit occasionner des fièvres, des ophtalmies et des dysenteries. C'est que, toutes les fois qu'une chaleur étouffante arrive tout à coup, pendant que la terre est encore humectée par les pluies du printemps, et par les vents du midi, l'action du soleil, jointe à la chaleur d'un sol très humide, doit se faire sentir avec beaucoup plus de force. Ajoutez à cela que le ventre n'est pas encore resserré, ni le cerveau débarrassé des humeurs; puisque, dans un pareil printemps, toute la substance du corps doit nécessairement être abreuvée d'humidité. Aussi, les fièvres seront-elles très aiguës, surtout chez les sujets d'un tempérameut phlegmatique; et les dysenteries attaqueront les femmes, ainsi que les

hommes d'une complexion très humide. Ces maladies seront plus courtes si l'été est sec; elles se prolongeront, au contraire, s'il est pluvieux.

Et si le lever de la Canicule amène des orages et des pluies, et que les vents étésiens soufflent à cette époque, on peut espérer que les maladies cesseront, et que l'automne sera sain. S'il en arrive autrement, il est à craindre que ces maladies, qui sont d'ailleurs sans danger pour les gens âgés, ne deviennent mortelles pour les femmes et pour les enfants, et que ceux qui en réchappent ne finissent par avoir des fièvres quartes, qui mènent ordinairement à l'hydropisie.

Si l'hiver est austral, pluvieux et chaud, et le printemps boréal, sec et froid, les femmes enceintes, dont le terme de la grossesse arrive au printemps, courront risque de faire des fausses couches ou autrement, de mettre au monde des enfants infirmes et malsains, qui périssent bientôt après leur naissance, ou qui vivent maigres et débiles. Voilà quels seront les effets d'une telle constitution de l'année sur les femmes enceintes. D'ailleurs, elle produira des dysenteries, des ophtalmies sèches, et chez quelques personnes, des fluxions de la tête qui peuvent affecter le poumon. Il est probable que les dysenteries attaqueront les hommes phlegmatiques et les femmes, à cause des humeurs pituiteuses qui descendent de la tête (aux intestins), que les sujets d'un tempérament bilieux seront plus exposés aux ophtalmies sèches, à cause de la chaleur et de la sécheresse de leurs chairs; et que ceux d'un âge avancé auront des fluxions, parce que leurs vaisseaux sont peu serrés et vides de sang; en sorte que les uns seront frappés de mort subite, et que les autres deviendront paraplectiques de la partie gauche ou droite du corps.

Car, toutes les fois qu'à un hiver austral, pluvieux et chaud, pendant lequel le corps ni ses vaisseaux n'ont pu prendre du ressort, succède un printemps boréal, sec et froid, le cerveau, qui à l'entrée de cette dernière saison devait naturellement se détendre et se purger de toutes les humeurs qui causent les coryzas et les enrouements, se condense, au contraire, et se resserre; et si dans cet état il est surpris par les chaleurs de l'été, une révolution si brusque doit occasionner ces maladies; auxquelles succèdent enfin les lienteries et les hydropisies; parce qu'il est difficile que les intestins parviennent à se débarrasser de cet excès d'humidité.

Si l'été est pluvieux et austral et qu'un automne semblable lui succède, l'hiver suivant sera nécessairement malsain. Les personnes d'un tempérament flegmatique, de même que celles qui auront passé

l'âge de quarante ans, auront des fièvres ardentes; et les hommes bilieux seront sujets aux pleurésies et aux péripneumonies.

Si un été sec et boréal est suivi d'un automne pluvieux et austral, il y aura probablement, l'hiver suivant, des maux de tête, des sphacèles du cerveau, des enrouements, des coryzas, des toux, et chez quelques individus des phtisies. Mais si l'automne est boréal et sec (comme l'été), et qu'il n'y ait eu de pluies ni au lever de la Canicule, ni à celui d'Arcturus, une telle constitution sera favorable aux hommes d'un tempérament humide et flegmatique, ainsi qu'aux femmes; mais elle aura des effets absolument opposés sur les sujets d'un tempérament bilieux, en les desséchant trop. Elle leur causera des ophtalmies sèches, des fièvres tant aiguës que chroniques, et à quelques-uns même des affections mélancoliques. C'est que (dans une telle constitution), la partie la plus aqueuse et la plus ténue du sang et de la bile se consume, et qu'il n'en reste que la partie la plus épaisse et la plus âcre. Or, une pareille disposition des humeurs produit ces maladies chez les sujets dont je viens de parler; au lieu qu'elle est favorable aux personnes d'un tempérament flegmatique, parce qu'elles arrivent à l'hiver débarrassées de toute humidité superflue.

C'est en examinant de la sorte la constitution des différentes saisons qu'on peut prévoir la plupart des effets qui doivent résulter de leurs révolutions. Mais il faut surtout prendre garde à leurs changements les plus considérables, pendant lesquels on ne doit ni donner des purgatifs (forts) sans nécessité, ni brûler ou inciser les parties voisines du ventre, il faut attendre qu'au moins dix jours soient passés. Les plus grands et les plus dangereux changements arrivent pendant les quatre époques qu'on est convenu d'appeler les solstices et les équinoxes, et notamment pendant le solstice d'été, et pendant l'équinoxe d'automne. Il faut user de la même précaution par rapport au lever des astres, surtout à celui de la Canicule, ensuite à celui d'Arcturus, et de plus au coucher des Pléiades. C'est principalement à ces époques que s'opèrent les crises des maladies, dont les unes deviennent mortelles, tandis que les autres cessent, ou se transforment en maladies d'une espèce ou d'une constitution différentes. Les villes qui sont dans une exposition avantageuse par rapport aux vents et au soleil, et qui ont des eaux de bonne qualité, se ressentent moins des changements dont je viens de parler; celles, au contraire, qui sont mal situées, par rapport aux vents et au soleil, et où l'on fait usage d'eaux de marais et d'étang doivent s'en ressentir davantage. Voilà ce qui concerne les saisons.

CHAPITRE V

DE L'ASIE

Je vais maintenant faire voir la grande différence qui existe entre l'Asie et l'Europe; différence qu'on observe même dans la physionomie des peuples qui habitent ces deux contrées, et qui ne se ressemblent point. Comme il serait trop long de traiter ce sujet en détail, je me bornerai à rapporter les variétés les plus considérables, et de dire ce que j'en pense. Je dis donc que l'Asie diffère beaucoup de l'Europe en ce qui concerne les hommes, les bêtes, et toutes les productions de la terre. Tout vient beaucoup plus beau et plus grand en Asie qu'en Europe; le sol en est moins sauvage et les peuples qui l'habitent sont aussi d'un caractère plus doux et plus flexible. Cela tient à la température des saisons. Située à l'orient, entre les deux levers du soleil, l'Asie est plus éloignée du froid que l'Europe. Or, ce qui contribue le plus à l'accroissement et à la bonté des productions de la nature, c'est une température égale, où tout se trouve en équilibre, et où rien ne domine avec excès.

Ce n'est pas cependant que l'Asie soit partout la même. Celles de ses contrées qui sont placées à une égale distance de la chaleur et du froid abondent en productions de la terre et en arbres, jouissent d'un air pur et serein et ont des eaux excellentes, soit de pluie, soit de source. La terre n'y est ni brûlée par des chaleurs excessives, ni comprimée par des froids rigoureux; elle n'est ni desséchée par le manque d'eau, ni inondée par des pluies considérables et par des neiges. Une terre de cette nature doit produire beaucoup de fruits d'été, soit ceux qui viennent de graines ensemencées, soit ceux des plantes sauvages qui naissent spontanément et dont les hommes se nourrissent après les avoir convertis en fruits doux par la transplantation et la culture convenables. Le bétail y abonde et est très fécond et très facile à élever. Les hommes ont de l'embonpoint; ils se distinguent par leur beauté et par une taille avantageuse, et ne diffèrent guère les uns des autres sous le rapport de ces deux qualités. La température de ce pays, vu la nature des saisons qui n'éprouvent point des variations immodérées, doit approcher le plus de la température du printemps. Mais il est impossible que dans un tel pays les hommes soient courageux et vifs, et qu'ils supportent le travail et la fatigue. Tout, jusqu'aux ani-

maux, y est nécessairement dominé par l'attrait du plaisir, au point qu'on ne fait aucune distinction d'espèce ni de sexe (quand il s'agit de satisfaire les désirs de la nature); de là vient qu'on y voit des formes si variées parmi les bêtes sauvages... Voilà ce me semble, comment les choses se passent, par rapport aux habitants de l'Egypte et de la Libye.

Quant aux peuples situés à la droite du levant d'été, et qui s'étendent jusqu'au Palus-Méotide, qui sépare l'Asie de l'Europe, ils se ressemblent beaucoup moins entre eux que ceux dont je viens de parler, à cause des variations de leurs saisons et de la nature du sol qu'ils habitent. En effet, il en est de la nature du sol comme de celle des hommes; car partout où les saisons éprouvent des changements aussi considérables et très fréquents, le sol est extrêmement sauvage et inégal; on n'y voit que des plaines et des prairies entrecoupées par quantité de montagnes couvertes de forêts. Dans les pays, au contraire, où ces changements ne sont point considérables, le sol est très uni. La même chose a lieu chez les hommes, si l'on veut y faire attention : les uns ont une constitution analogue à des pays montueux, couverts de bois et humides; les autres à des terres sèches et raboteuses; il y a des tempéraments que l'on pourrait comparer à des terrains marécageux et couverts de prairies, d'autres à des plaines nues et arides. C'est que les saisons, qui modifient la forme et la nature de l'espèce humaine, diffèrent entre elles; et plus cette différence est considérable, plus il y a de la variété dans la figure des hommes. Je passe sous silence les peuples chez lesquels cette différence est peu sensible. Je me bornerai à parler de ceux qui présentent des diversités frappantes, occasionnées par la nature ou par quelque institution nationale. Je commence par les *Macrocéphales*, ainsi nommés parce qu'ils diffèrent de tous les autres peuples par la longueur de leurs têtes. Cette disproportion n'avait d'abord été chez eux que l'effet d'une coutume; mais à présent la nature y concourt aussi. Cette coutume, qui doit son origine à l'idée de noblesse qu'ils attachent aux longues têtes, consiste en ce que je vais rapporter.

Aussitôt qu'un enfant est venu au monde, et pendant que sa tête est encore tendre, on la façonne avec les mains, on la serre avec des bandages et d'autres machines propres à cet usage, de manière qu'on la force à s'allonger, en lui faisant perdre insensiblement sa figure sphérique. Ce ne fut dans le commencement, comme je viens de l'observer, que l'effet de la coutume; mais avec le temps la nature s'y était tellement pliée qu'elle n'avait plus besoin d'être forcée par la

coutume. En effet, la liqueur séminale, émanant de toutes les parties du corps, doit se ressentir du bon ou mauvais état de santé où elles se trouvent. Si donc des parents chauves, ou ayant des yeux bleus, ou ouches, ont ordinairement des enfants chauves, ayant des yeux bleus ou louches, et ainsi du reste, rien n'empêche qu'un homme à longue tête engendre un enfant à longue tête. Si cela n'arrive plus chez eux comme autrefois, c'est que cette pratique étant tombée en désuétude par la négligence des hommes, les têtes ont repris insensiblement leur forme naturelle. Voilà quelle est, à mon avis, la cause de ce phénomène. Quant aux habitants de Phase, ils occupent un sol marécageux, chaud, couvert de bois et très humide à cause des pluies fortes et fréquentes qui y tombent dans toutes les saisons. Ils passent leur vie dans les marais, où ils bâtissent au milieu des eaux leurs habitations de bois et de roseaux. Ils marchent fort peu, et seulement pour aller à la ville ou au marché; le reste du temps, ils montent et ils descendent leurs canaux, qui y sont en grand nombre, dans des nacelles faites du tronc d'un seul arbre creusé. Ils font usage d'eaux chaudes, stagnantes, putréfiées par l'ardeur du soleil et augmentées sans cesse par les pluies. Le Phase lui-même est dans son cours le plus lent de tous les fleuves. Toutes les productions de la terre y croissent mal, n'ont point de saveur et ne parviennent jamais à une parfaite maturité, à cause de l'excessive quantité des eaux, qui fait aussi que le pays est enveloppé dans un brouillard épais.

C'est sans doute par ces mêmes causes que les habitants de Phase sont d'une figure différente de celle des autres hommes. Ils sont grands et chargés d'un embonpoint si excessif qu'on ne leur voit ni veines ni articulations. Leur teint est aussi jaune que celui des ictériques, et ils ont la voix extrêmement grave et rude, à cause de l'air humide et couvert de brouillard qu'ils respirent. Ils sont naturellement paresseux, et ne peuvent supporter la fatigue. Chez eux, les saisons n'éprouvent point de grandes variations ni de chaud, ni de froid. Les vents qui y dominent sont pour l'ordinaire des vents du midi, à l'exception d'un seul vent local, qui est quelquefois très incommode par sa chaleur et par la violence avec laquelle il souffle; il est connu sous le nom de Kenchron. Quant à celui du nord, il n'y parvient que rarement; encore y souffle-t-il sans force et sans vigueur. Telles sont les causes qui distinguent les Asiatiques des Européens relativement à la forme et à la nature du corps. Si les Asiatiques sont pusillanimes, sans courage, moins belliqueux et d'un caractère plus doux que les Européens, c'est encore dans la nature des saisons qu'il faut

en chercher la principale cause. Chez les premiers, loin d'éprouver de grandes variations, elles se ressemblent presque, et passent du chaud au froid d'une manière insensible. Or, dans une telle température, l'âme n'éprouve point ces secousses vives, ni le corps ces changements violents, qui rendent naturellement le caractère plus farouche, plus indocile et plus fougueux, que si l'on vivait dans une température toujours égale; car ce sont les passages brusques. d'un extrême à l'autre, qui excitent les passions des hommes et les empêchent de se se livrer au repos.

C'est, à mon avis, à ces causes qu'il faut attribuer la pusillanimité des peuples asiatiques et, de plus, à leurs lois. La plus grande partie de l'Asie est gouvernée par des rois : or, partout où les hommes sont soumis à des despotes, et ne sont ni maîtres d'eux-mêmes, ni gouvernés par leurs propres lois, bien loin de s'occuper du métier des armes, ils s'étudient à dissimuler leur humeur belliqueuse; car les dangers ne sont pas également partagés. En effet, les sujets, contraints d'aller à la guerre, en supportent toutes les fatigues et s'exposent à mourir loin de leurs enfants, de leurs femmes et de leurs amis, pour la défense du despote. Leurs exploits ne servent qu'à augmenter et à propager sa puissance; les dangers et la mort sont le seul fruit qu'ils recueillent de leur bravoure. Ajoutez à cela que leurs champs se changent nécessairement en déserts, soit par les ravages soufferts de la part de l'ennemi, soit par la cessation des travaux. C'est pourquoi, quand même il se trouverait parmi eux des gens braves et courageux, la nature de leurs lois les détourne du désir de montrer du courage. Une grande preuve de ce que j'avance, c'est qu'en Asie même, tous ceux des Grecs et des Barbares qui ne sont point soumis à des despotes, mais qui se gouvernent par leurs propres lois, et travaillent, par conséquent, pour eux-mêmes, sont des hommes extrêmement belliqueux. En effet, ils ne s'exposent que pour eux-mêmes, et ce sont eux qui recueillent le prix de leur courage, comme ils portent la peine de leur lâcheté. Au reste, vous trouverez que les Asiatiques même soumis à des despotes diffèrent entre eux par le plus ou le moins de bravoure; et cette différence tient aux changements des saisons, ainsi que je l'ai déjà dit dans mes observations précédentes. Voilà ce que j'avais à remarquer sur l'Asie.

(A suivre.)

Résumé d'Histoire de la Médecine Grecque

CHAPITRE PREMIER

La Médecine depuis les temps les plus reculés jusqu'à Alexandre le Grand (1)

L'art médical est aussi ancien que les premières manifestations du génie grec. Le poète de l'*Iliade* ne connaît pas seulement Machaon et Podalire, mais il décrit aussi leurs méthodes thérapeutiques. Les médecins étaient si honorés qu'Homère les considère comme des citoyens pourvus d'une charge publique, ainsi que le devin, l'architecte, l'aède.

Dans les temps historiques, les philosophes exerçaient la médecine, tels Mélissus, Parménide, Empédocle. Aux progrès de l'art médical contribuaient surtout les *Asclépéia* ou temples d'Esculape, qui étaient construits dans des lieux hygiéniques, entourés de parcs à l'air pur. Les malades venaient là pour être guéris par le Dieu. Etant donné la grande affluence de malades, les prêtres devinrent avec le temps très expérimentés, car l'on consignait soigneusement les médicaments et le régime auxquels les malades devaient leur guérison. A l'ordinaire, les prêtres soumettaient le malade à une diète rigoureuse, à l'hydrothérapie et lui ordonnaient une médication très simple. Dans *Plutus* d'Aristophane se trouve une scène de thérapeutique de ce genre.

Il y avait des *Asclépéia* dans plusieurs villes du monde hellénique, à Epidaure, à Rhodes, à Cos, à Cnide et à Cyrène. Ces temples peuvent être comparés aux écoles de médecine des temps modernes. Il en sortit de bonne heure des médecins distingués comme Démocède le Crotoniate qui, lorsque Darius Ier fut malade, lui donna ses soins et le guérit. Pour cette guérison, le médecin grec fut très honoré par le grand roi. A cette époque, en Grèce, on regardait les Crotoniates comme les meilleurs praticiens; les Cyrénéens venaient ensuite. Hérodicus de

(1) La traduction promise dans notre précédent numéro de ces chapitres de l'*Histoire de la littérature grecque*, que vient de publier M. le professeur Georges Mistriotis, a été faite en collaboration avec mon élève et ami M. H. de Vergue.

Sélymbrie introduisit la gymnastique dans la thérapeutique. Au temps de Sophocle, l'art médical était à son apogée et le tragique constate avec une noble fierté que l'intelligence humaine a découvert la guérison de nos plus grands maux.

Le coryphée des Asclépiades, le père de la médecine, est Hippocrate de Cos, né en 460 av. J.-C. Il avait eu comme maîtres, à l'école de médecine de Cos, son père et Hérodicus de Sélymbrie. On dit que les sophistes Gorgias et Prodicus furent les élèves d'Hippocrate. Le philosophe Démocrite n'était pas son maître, mais son ami. Il nous est parvenu deux lettres qui appartiendraient à la correspondance de ces deux grands hommes, si on ne les croyait l'œuvre d'un sophiste qui vivait postérieurement à eux. Hippocrate parcourut plusieurs pays dans lesquels il exerça et enseigna la médecine. Il séjourna quelque temps dans l'île de Thassos, à Abdère, à Cyzique et à Athènes. Perdicas, roi de Macédoine, l'appela à sa cour. D'après Soranus, les Athéniens l'initièrent publiquement aux mystères d'Eleusis, faveur qu'ils n'avaient accordée qu'à Hercule. Ils l'inscrivirent parmi les citoyens de leur ville et lui conférèrent le privilège de vivre au Prytanée. D'aucuns prétendent que cet honneur insigne fut octroyé à Hippocrate en récompense des services qu'il avait rendus aux Athéniens pendant la peste qui sévit la seconde année de la guerre du Péloponnèse. Cette assertion n'est pas très fondée, car, si le grand médecin avait été présent à Athènes, lorsque l'épidémie se déclara, Thucydide ne l'aurait point passé sous silence. En dernier lieu, Hippocrate se fixa à Larisse, en Thessalie, où il mourut. En 1825, on découvrit une tombe portant une inscription où l'on put lire, en rétablissant les parties manquantes, le nom d'Hippocrate de Cos. Mais la critique s'essaya à démontrer que l'inscription ne se rapporte pas à Hippocrate. Quand celui-ci mourut-il? Nous ne le savons pas, mais l'on suppose que sa mort arriva entre 377 et 359 av. J.-C. Si nous acceptons cette seconde date, nous voyons que le savant médecin, ayant vécu environ un siècle, a montré par sa longévité combien sa science était profonde.

Il nous est parvenu soixante-douze ouvrages dont la paternité est attribuée à Hippocrate. Quoiqu'il fût Dorien, il a écrit dans le dialecte ionien, ainsi que l'a fait Hérodote, parce que le dialecte dorien n'était pas propre à la composition de telles œuvres. Il ne faut pas croire que tous les ouvrages dont le médecin de Cos est regardé comme l'auteur aient été réellement composés par lui; au reste, les anciens eux-mêmes avaient des doutes sur l'authenticité de plusieurs de ces ouvrages. Aristote soutenait que le traité *De la nature de l'homme* était l'œuvre de

Polybe, gendre d'Hippocrate. On pouvait remarquer sur un catalogue (1) qu'ont rédigé les critiques d'Alexandrie, les titres des ouvrages authentiques d'Hippocrate. Il est fâcheux que l'ouvrage critique de Galien, *De l'authenticité des œuvres d'Hippocrate*, ait été perdu. Galien ne reconnaissait que onze ouvrages de la main d'Hippocrate. Ce même nombre était attesté par Palladius qui vivait au VIIe siècle après J.-C. Erotien n'allait pas aussi loin, mais il n'avouait l'authenticité que de trente ouvrages. D'après les modernes, les soixante-douze ouvrages d'Hippocrate peuvent être divisés en trois classes : ouvrages authentiques, ouvrages douteux et ouvrages apocryphes. Nous ne mentionnerons ici que les ouvrages qui sont regardés comme authentiques par les critiques modernes et dont l'authenticité est corroborée par le témoignage des anciens.

Les œuvres suivantes sont d'une authenticité absolue : Le premier et le troisième livre des *Epidémies*; le deuxième et les quatrième et septième étaient déjà considérés par Galien comme apocryphes. On croit qu'ils furent écrits par le fils d'Hippocrate, Thessalus. Dans ce précieux ouvrage, Hippocrate a étudié les maladies au point de vue de l'influence des lieux et s'est servi pour cela des observations qu'il avait recueillies durant ses voyages en Thessalie et dans l'île de Thassos. Le *Pronostic* qui a été écrit après l'ouvrage sus indiqué. Les *Aphorismes* contenant plus de quatre cents préceptes de médecine, courts et pratiques, qui sont tenus en grand honneur par les médecins. Le livre sur le *Régime dans les maladies aiguës*, que l'on donne quelquefois sous le titre de *Contre les sentences cnidiennes*, mais ses dernières parties ne sont pas authentiques. Une partie du *Traité des fractures*. L'essai *sur les blessures de la tête* est entièrement authentique. Le traité *Des airs, des eaux et des lieux*, qui est un des rares ouvrages que l'on puisse lire avec admiration et profit. Hippocrate, dans ce traité d'une valeur inestimable, s'est révélé aussi philosophe que médecin et a émis des idées originales sur la genèse et l'évolution des maladies. Entre autres remarques, il a fait observer que le caractère des peuples est un produit du pays dans lequel ils vivent. Aristote et Polybe se sont appuyés sur cette observation. Le dernier partant de ce point de vue pour examiner les faits historiques est devenu un très grand historien (2).

Quant aux œuvres classées comme douteuses, si elles ne sont pas rédi-

(1) On donnait à ce catalogue le titre de *Livre de la petite table*.

(2) De plus les écrits suivants sont véritablement d'Hippocrate : *De l'ancienne médecine; Des articulations; Des instruments de réduction, le Serment* et *la Loi*.

gées par Hippocrate lui-même, du moins sont-elles sorties de ses leçons.

Quoi qu'il en soit, ceux qui ont étudié les œuvres d'Hippocrate, qu'Athénée appelle *très sacré*, admirent la perspicacité du médecin et du philosophe. On a dit que plusieurs prescriptions indiquées dans ses ouvrages ont été tirées par lui de travaux appartenant à l'*Asclépéion* de son pays. Cette opinion, émise par les anciens, est peut-être vraie, car les richesses intellectuelles ne sont pas l'apanage d'un seul homme, mais celui d'un peuple tout entier. Quelque supposition que l'on puisse faire, l'autorité d'Hippocrate, autorité reconnue par ses contemporains, par les savants de l'antiquité aussi bien que par ceux des temps modernes, ne pourra être diminuée en rien.

Notre Coray qui connaissait la grande valeur du père de la médecine s'est occupé de lui avec ferveur. Il y a, comme on sait, en médecine deux écoles : l'école clinique et l'école systématique. La première ne s'occupant que de l'affection propre du malade ne lui ordonne, autant qu'il est en son pouvoir, que peu de médicaments. La seconde, au contraire, classant la maladie dans telle ou telle catégorie d'affections emploie de nombreux médicaments pour parvenir à la guérison. Le sage Coray appartenait à la première école. L'étude du diagnostic, dans les temps modernes, a fait faire à la médecine des découvertes prodigieuses, mais la thérapeutique est d'autant plus prudente qu'elle se rapproche le plus de la simple diététique de la méthode d'Hippocrate.

Le médecin de Cos disait que la médecine est la plus noble des professions, mais il pensait qu'elle en est aussi la dernière, à cause de l'ignorance de ceux qui l'exercent et de ceux qui la critiquent. Il croyait que la déconsidération n'est pas un châtiment suffisant des fautes du médecin, car elle ne peut blesser profondément celui qui se l'attire. La science d'Hippocrate était aussi étendue en philosophie qu'en médecine, car il éleva son intelligence aux plus hautes connaissances qu'il lui était donné d'atteindre. Quelques-uns de ses dictons sont sortis du cercle de la science médicale et sont devenus un bien commun à tous, comme, par exemple, celui-ci : *La vie est courte et l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse et le jugement difficile.* Hippocrate ressemble par sa concision à l'historien Thucydide. Le savant Littré rapporte cette ressemblance à la contemporanéité, ce qui n'est pas tout à fait exact, car Hérodote, qui vivait à peu près à la même époque, est très prolixe. Ladite ressemblance indiquerait plutôt, selon nous, une parenté de l'intelligence.

Euryphon de Cnide (453-413 av. J.-C.) était contemporain d'Hippocrate et fut appelé avec lui à la cour de Perdicas, roi de Macédoine.

Galien le regarde comme un anatomiste consciencieux. Il fit usage du fer rouge pour le traitement des empyèmes. On dit que l'ouvrage intitulé : *Préceptes cnidiens* est de lui. On croit également que quelques ouvrages figurant parmi les œuvres d'Hippocrate ont été composés par ce médecin de Cnide.

Georges Mistriotis,
Ancien Recteur de l'Université d'Athènes.

(*A suivre.*)

Histoire d'un blessé grec

J'étais de garde à l'hôpital de la Croix-Rouge, asile sacré des blessés pour l'honneur de la patrie. Je faisais les cent pas dans la grande salle et, tout en surveillant les malades, je me livrais à des réflexions tristes, à des syllogismes vagues sur ma situation dans cet hôpital, et à des pensées sur le passé, qui sont toujours les plus chères quand on se sent dans la solitude. Tout à coup mon regard se fixa sur un malade : — « Demain, m'avait dit le major en passant la visite, ce pauvre garçon n'aura plus qu'une jambe. »

Pauvre Yanni ! Des mèches de sa longue chevelure noire tombaient sur ses yeux, et il ne faisait même pas un geste pour les écarter. Je m'approchai et lui adressai la parole.

— Comment vas-tu, Yanni ? Est-ce que tu souffres ?

— Oh ! la souffrance, cela m'est égal, mais je ne m'habitue pas encore à l'idée de perdre cette jambe ; ce n'est pas la déformation de mon corps qui m'attriste, mais sans cette jambe je ne pourrai retourner au champ de bataille et venger le sang que nous avons perdu, ma famille et moi.

Ecoute (1) et tu seras mon juge. Je suis enfant de Crète ; le fusil n'a plus de secrets pour moi ; tout jeune, je l'avais comme compagnon fidèle. A douze ans, j'ai accompagné mon père à la montagne ; les Turcs avaient envahi notre ferme. Nous sommes retournés chez nous après les troubles, mais je n'ai pas tardé de regagner la montagne. Par une belle

(1) Il ne faut pas que le lecteur s'étonne : en Grèce, le paysan tutoie tout le monde.

journée de mai, mon père était en train d'atteler le cheval pour faire une course jusqu'à la Sude — il faut vous dire que nous habitions à Aroni, un petit village de l'Acrotiri, — lorsque des sons de clarinette et de luth parvinrent jusqu'à nos oreilles. Une compagnie de Turcs, tous plus ivres les uns que les autres, s'avançaient de notre côté; de suite, je m'enfermai dans la maison, mais mon père ayant voulu faire rentrer son cheval, fut rejoint par les Turcs, qui l'arrêtèrent et lui ordonnèrent de leur laisser l'animal. Lui — je crois toujours le voir, caché comme je l'étais derrière les volets de la fenêtre — devint rouge de colère.

— Non, cria-t-il, non, mille fois non ; vous ne le prendrez pas, vous autres !

Et, tout en disant cela, il tirait le cheval vers lui de toutes ses forces. Alors, j'en frissonne encore quand j'y pense, les lâches se jetèrent sur mon père et l'assommèrent de coups de couteaux.

— Chiens, vous m'avez arraché la vie, fit-il en s'affaissant.

Ma première pensée était de tomber sur eux et de venger la mort de mon père, mais l'idée d'abandonner sans protecteur, ma mère et mes sœurs, m'arrêta. Et je me suis juré à moi-même de le venger. Quelques années après, j'étais loin de ma famille, quand j'appris que la révolution avait éclaté dans le pays. Ma mère et mes sœurs furent les premières victimes des Turcs et, depuis, j'ai vécu sur les montagnes et j'ai pris part a toutes les embuscades d'Acrotiri.

En ce moment-là, nous aurions pu occuper l'île entière, mais, hélas ! l'Europe est intervenue ; l'Europe est grande et toute-puissante ; elle nous a fait voir qu'elle a des obus, elle veut nous imposer sa volonté. Ah ! dis-moi, docteur, pourquoi l'Europe protège-t-elle les infidèles, l'Europe n'est-elle donc pas chrétienne ? Mais laissons cela : qui sait ? nous verrons peut-être des jours plus heureux. Après notre victoire et la prise de Malaxa, le blocus européen nous a forcé à l'inaction ; c'est alors que j'ai appris que notre nation était en danger et j'ai quitté la Crète, pour courir, où ma patrie avait besoin de moi. Embarqué à bord d'un voilier, ce n'est pas sans péripéties que j'ai pu parvenir au Pirée. De là, je courus à Athènes et je m'enrôlai dans l'armée. Notre bataillon partait le soir même et c'est ainsi que j'ai pris part à la bataille de Velestino. Nous étions conduits par un héros et c'est grâce à lui que nous avons causé des pertes si considérables à l'ennemi.

Ce brave Smolenski nous donnait toujours du courage, bien que nous fussions en face de forces trois fois plus nombreuses que les nôtres.

— Tirez, tirez, mes enfants, criait-il, nous allons tuer tous les Turcs.

Mais, hélas ! une balle m'a cassé la jambe ; que n'ai-je moi aussi été tué

sur le champ de bataille ! Tous les miens sont morts ; invalide, je ne pourrai poursuivre ma vengeance. Que me reste-il donc à faire sur cette terre ?

Dr Solon Veras.

Correspondance

La Canée, le 12 février 1898

Honorable Monsieur,

Nous venons de recevoir votre lettre et les dix exemplaires de votre revue mensuelle qui contient notre *Appel de Crète,* nous vous en remercions.

En espérant que vous continuerez vos actives démarches pour bien atteindre le but de notre appel, nous vous envoyons notre bénédiction.

Mgr. Nicéphore.
Archevêque de Crète.

Antibes, le 7 mars 1898.

Monsieur le Docteur.

J'ai reçu ces jours-ci et lu avec intérêt le n° 2 de votre revue *Hippocrate.* J'ai pensé que je devais cette faveur à mon nom, étant fils du professeur Boissonade, cité deux fois dans ce numéro (p. 53). Mon père avait une grande estime pour Coray, Il a fait de grands éloges de son mérite dans le *Journal de l'Empire* (les Débats), en 1806 et 1809. Ces articles sont reproduits dans deux volumes publiés, après sa mort, en 1863, sous le titre de *Critique littéraire sous le 1er Empire.* Mon père y exprimait un vif regret que Coray n'eût pas consenti à accepter la chaire de grec au Collège de France (Tome 1er, p. 154. Le portrait de Coray que vous donnez est le même que celui que j'ai vu étant jeune dans le cabinet de mon père. J'avais plusieurs lettres de Coray à mon père, avec celles de beaucoup d'autres hellénistes, ses contemporains ; j'en ai fait don à une de nos bibliothèques publiques, à sa mort ; je ne me souviens pas si c'est à la Bibliothèque nationale, où à celle de l'Ecole normale, ou à celle de l'Université, ayant fait divers dons à chacune de ces Bibliothèques

Je vois que votre premier numéro contenait déjà une notice sur Coray et une lettre de mon père. S'il n'était pas indiscret de vous prier de me faire parvenir ce numéro, je vous en serai fort obligé. Dans le cas où vous croiriez que les souvenirs déjà bien lointains que j'évoque ici auraient quelque intérêt pour

M. J. Bolanachi ou M. le baron d'Estournelles (que je ne connais pas personnellement) vous en avez toute liberté.

Agréez, Monsieur le Docteur, l'assurance de mes sentiments de considération très distinguée.

Gustave BOISSONADE,
Professeur honoraire à la Faculté de Droit de Paris,
Ancien conseiller légiste du Gouvernement Japonais.

Lisbonne, le 17 mars 1898.

MON TRÈS CHER,

J'ai lu avec émotion l'*Appel* de Monseigneur Nicéphore ; je ne vous ai pas répondu tout de suite, parce que, en donnant une fête au profit des Crétois avec le concours des étudiants, j'espérais vous annoncer de bons résultats. Aujourd'hui je vois que la fête projetée ne peut avoir lieu, par conséquent, je m'empresse de vous envoyer mon offrande pour la faire parvenir directement à Monseigneur Nicéphore. Ci-inclus deux cents francs, la somme aurait été plus importante si notre argent portugais ne perdait pas 50 0/0 au change de sa valeur.

Je vous embrasse,
Docteur J. I. DO PATROCINIO DA COSTA
Professeur à l'Ecole Polytechnique de Lisbonne.

Taganrog, le 21 mars 1898

MON EXCELLENT AMI,

Je viens de lire, en arrivant de Moscou, *l'Appel* de Monseigneur Nicéphore. Ci-inclus un chèque de trente francs à votre ordre, sur la Banque Russe pour le Commerce Etranger (agence de Paris, 5, rue du Helder), montant de mon offrande pour les malheureux Crétois. Je tâcherai, bien entendu, de vous procurer encore quelque argent en parlant de la détresse des Crétois aux riches grecs de Taganrog et de Rostoff.

Je t'embrasse bien affectueusement, ton fidèle,
Mathieu MAVROGORDATO.

Chronique Bibliographique

Il sera rendu compte de tout ouvrage scientifique dont on aura fait déposer deux exemplaires au bureau de la Revue, 103, avenue de Villiers.

Hygiène préventive de la myopie scolaire, par le Dr G.-X. Carapanayotis. — Athènes. — Prévenir complètement la myopie scolaire est chose impossible. Il y aura toujours des myopes dans les rangs de ceux qui étudient ; mais on peut y pallier et diminuer le nombre des myopes. M. Carapanayotis, qui a fait déjà beaucoup pour la Grèce, indique dans son étude, écrite en un grec très pur, les précautions qu'on doit prendre pour prévenir la myopie des écoliers, précautions que les hygiénistes ont depuis longtemps formulées dans leurs rapports, mais qui ne sont pas encore d'un usage courant en Grèce. Nous recommandons la lecture de cette étude à tous les maîtres d'école, à tous les pères de famille.

Essai de bibliographie médicale, par le Dr Lucien Hahn, sous-bibliothécaire à la Faculté de médecine de Paris. — G. Steinheil, éditeur, 2, rue Casimir-Delavigne, Paris.

Tous ceux qui ont fait leurs études à la Faculté de Paris connaissent l'extrême obligeance des bibliothécaires. Ce sont des guides sûrs et bienveillants de tous les lecteurs, mais surtout, des étudiants qui préparent leurs thèses. M. Hahn, en publiant cette étude analytique des principaux répertoires bibliographiques concernant les sciences médicales, rend la tâche de ses confrères moins ardue: «Notre but, écrit-il, dans ce modeste travail, serait précisément de donner aux travailleurs le moyen de se reconnaître dans le dédale des publications où sont dispersés les renseignements qui leurs sont nécessaires, en un mot de faciliter les recherches que leur imposent leurs travaux historiques et scientifiques. »

Maintenant, qu'il me soit permis de relever une légère inexactitude. M. Hahn dit, page 9, que : « dans l'antiquité et au moyen âge, la bibliographie n'existait pas. » Cela est vrai pour ce qui concerne l'Europe alors barbare, mais pour la Grèce ?... Aristote dans ses *Préceptes de rhétorique* procède ainsi ; « La méthode des plus anciens maîtres de poésie et d'éloquence était de parcourir tous les poètes et tous les orateurs, de louer et de proposer comme modèle ce qu'ils trouvaient de bon en chacun, de blâmer ce qui leur semblait vicieux et d'en interdire l'imitation. » Mais le premier vrai catalogue bibliographique fut dressé à la Bibliothèque royale d'Alexandrie par Aristarque et Aristophane de Byzance. Les écrits authentiques des grands écrivains de l'antiquité (Homère, Hippocrate, Sophocle, etc.) portaient dans ce catalogue comme sous-titre : *Livres de la petite table* (Ta ek tou microu pinakidiou). Plus tard, Galien, d'une manière précise, nous parle de ces tables bibliographiques, et il ajoute, pour confirmer l'illégitimité d'un ouvrage (le *Traité des glandes*), que : « ceux mêmes qui ont composé ces tables n'en ont pas parlé » (1). Quant au moyen âge, pour ne pas passer pour un érudit, je ne cite qu'un seul bibliographe, mais un lion, le grand patriarche Photius. Quel noble génie ! Il a pu écrire une bibliographie analytique de tous les écrits, littéraires et scientifiques, connus depuis les temps les plus reculés jusqu'à son époque.

La Victoire de Léonidas, par Ch. Anninos. — Georges Casdonis, éditeur, Athènes. C'est une comédie en quatre actes, dont le titre ne correspond pas tout à fait à la fable. Il s'agit d'un richissime oncle d'Amérique qui, arrivé à Athènes

1. T. v. p. 391. Ed. Basil.

dans un accoutrement de pauvre diable, se voit chassé de la maison de sa sœur. Grâce à sa nièce, tout s'arrange ; quant au légendaire mariage qui termine toutes les comédies, nous le voyons en perspective, l'oncle Léonidas dotant royalement sa nièce qui l'a bien reçu, même le croyant pauvre.

Etude des cirrhoses hépatiques chez les enfants, par le Dr Spyro Louros, de la Faculté d'Athènes. — Ollier-Henry, éditeur, 11, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris.

Dans cette étude l'auteur expose les notions actuelles sur l'étiologie de la cirrhose infantile, et aux observations déjà publiées de cette maladie extrêmement rare, il ajoute deux observations qu'il a eu l'occasion de recueillir à l'hôpital des enfants malades, dans le service du Pr Grancher, et du Dr Moizard.

Voici les conclusions qu'il en tire :

1o La cirrhose semble être moins rare chez les enfants que ne l'admettent les auteurs des traités classiques.

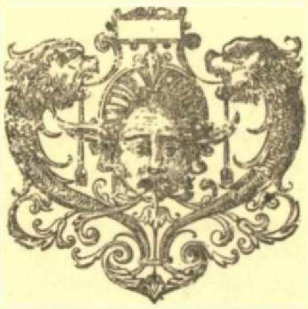
2o L'alcoolisme et la syphilis doivent être relégués au second plan dans l'étiologie de la cirrhose infantile.

3o Le rôle de principal agent étiologique semble être dévolu aux maladies infectieuses.

4o Les symptômes de la cirrhose infantile diffèrent peu de ceux de la cirrhose des adultes, sauf dans la variété hypertrophique graisseuse d'origine tuberculeuse.

Le Dr Louros mérite toutes nos félicitations, nous le proposons comme exemple à la studieuse et vaillante jeunesse de l'Université d'Athènes qui vient à Paris pour se perfectionner dans les sciences surtout médicales.

AVIS A NOS LECTEURS. — On peut s'abonner à cette Revue en adressant à M. le Dr Socrate Lagoudaky, 103, avenue de Villiers, Paris, un mandat de poste de 10 francs.



Le Gérant : HECTOR RAVEAU.

Paris — Imprimerie PAIRAULT et Cie 3, passage Noilet. — 4603